



**Pascal Commère**

## **Est-ce ainsi que les hommes vivent ?**

*La cause des vaches* de Christian Laborde  
(Le Rocher, 2016)

Des livres consacrés aux vaches, il en est paru un certain nombre au cours des dernières décennies. Non que les vaches constituent une espèce en voie de disparition, encore qu'elles perdent dans nos imaginaires devenus citadins la place qu'elles occupaient jusqu'au milieu du siècle dernier au sein de la réalité quotidienne des campagnes, nous rappelant au passage la beauté de tel ou tel paysage (de plaine ou de montagne) qu'on n'eût point remarqué sans leur présence, et symbolisant du même coup un certain usage du temps et de l'espace, si ce n'est une façon de vivre, d'adapter son propre rythme à celui des éléments de nature environnants. Rien d'étonnant alors que ces livres célèbrent l'infini du regard ou la courbure de la corne, aussi bien que l'amplitude des flancs et le pis généreux, inventoriant ailleurs les couleurs des robes et l'ourlé des fanons pour s'attacher bientôt aux conformations et allures propres à telle ou telle race, jusqu'à s'amouracher de la jersiaise, yeux de biche, ou de la bazadaise au pelage de cendre bleuté. On voit alors la vache, à peine s'en est-on éloigné, se muer aussitôt en princesse des Mille et Une Nuits.

Plus communément, elle rejoint le troupeau sans rien perdre de son signalement propre. Simplement, on parle d'elle au pluriel, comme pour mieux se souvenir de la place qu'elles occupaient dans la vie aussi bien que dans le paysage, proches et lointaines à la fois, de ce qu'on tirait d'elles – et pas seulement de leur corps, elles, dont on savait le nom, puisqu'alors elles en avaient un et qu'on ne l'oublierait pas –, de la tendresse, parfois rabrouée, qu'on éprouve immanquablement pour elles, pour peu qu'on ait mis ses pas dans les leurs. Nul n'ignorant très longtemps la proximité qu'elles entretiennent depuis toujours avec la communauté humaine, depuis les temps où elles côtoyaient les dieux avant de prendre place dans nos antiques mythologies. À ce titre, peintres et poètes se sont plu à leur tisser des couronnes, rappelant à la façon de Jean-Loup Trassard que « *nous sommes le sang de cette génisse* ». C'est qu'elles éclaboussèrent nos mémoires d'un lait dont les gouttes sont autant d'étoiles au ciel. Un lait si riche qu'il nourrira et sauvera de la famine tant de gueux, tant de marmailles brillantes et affamées. Seulement voilà. Le temps passe, la société paysanne a disparu et avec elle une certaine façon d'envisager le monde dans sa proximité.

Non que l'animal domestique n'ait pas toujours subi la souveraineté de l'homme qui en disposait contre bons (ou mauvais) traitements, mais quelque chose inclinait à lui reconnaître une place à nos côtés, à lui témoigner ce qu'il faut bien appeler du respect. Mais produire tendant à être la seule préoccupation d'une agriculture intensive avide de profits (au point de parler d'agrobusiness), la terre (dont elle n'était pas séparable pensait-on) est devenue un instrument de financiarisation et donc d'enrichissement. Jusqu'alors limitées aux secteurs avicole et porcin, les pratiques d'élevage industrielles touchent à présent l'élevage bovin et plus particulièrement la production laitière. C'est

ainsi qu'apparaissent des fermes industrielles, telle la « Ferme des 1000 vaches » dans la baie de Somme, qui n'ont de fermes que le nom – usurpé puisque les animaux (on n'ose plus dire les vaches), soumis à un régime « hors sol » qui les prive à jamais des prairies pour lesquelles ils sont faits, sont réduits à une existence recluse, sinon carcérale, autant dire à un statut de machine. Avec ce que cela sous-entend de souffrances (chez l'animal aussi bien que chez les individus qui les pansent) et de mauvais traitements. Et c'est là que le livre de Christian Laborde, au titre incisif sinon provocateur, trouve son ton propre, et son écriture du même coup. Alternant la tonalité poétique de pages dédiées à son amour des vaches et celle du pamphlet qui prend l'allure d'un réquisitoire concret et documenté, l'auteur part en guerre contre de telles pratiques d'élevage (et d'abattage), lesquelles tendent à se multiplier, alors même que l'opinion publique les condamne et qu'ici et là des tentatives de vivre autrement la relation avec l'animal voient le jour. Reste à souhaiter que ce livre trouve audience auprès de ceux qui n'ont pas pris conscience encore des débordements d'« *une civilisation menacée par la barbarie qui s'installe* », et que son propos ne soit pas dénaturé. Ce dont l'auteur se défie par avance : « *Je ne crierai jamais, je n'écrirai jamais : c'était mieux avant. Je m'efforce simplement d'être vivant.* » Nous aussi.